

La traduction technique, un travail d'équipe

J'entends souvent les traducteurs se plaindre, dans plusieurs pays, du caractère solitaire de leur travail. Cette solitude n'est pas souhaitable et il est de nombreux contextes dans lesquels on peut y échapper. Ma propre expérience de la traduction technique dans le service de taille moyenne (douze traducteurs) que je dirige à Montréal est plutôt une expérience d'interactions continues. En fait, ces interactions sont si nombreuses que l'on en vient à souhaiter parfois un peu de solitude.

Pour mieux situer les propos qui suivent, il convient de préciser que mon service travaille pour la profession de comptables agréés (contadores públicos) du Canada. Cette profession a le privilège de rédiger des normes qui sont intégrées aux lois comptables du pays (ce qui, compte tenu du bilinguisme officiel du pays nous amène à faire de la traduction de caractère juridique).

Ses examens professionnels sont les mêmes dans les deux langues officielles et elle consent un grand effort de recherche et de vulgarisation dont elle fait profiter les deux grands groupes linguistiques du pays par la voie de la traduction.

Bien que cette situation soit particulière et explique l'importance attachée à certaines des interactions que je vais décrire, je crois que la plupart des éléments que je vais mentionner se retrouvent déjà dans la majorité des situations de traduction ou pourraient y être introduits. Les divers types d'interactions sont traitées dans leur ordre chronologique habituel pour un dossier type.

Interactions avec le "client" à la réception du travail

Que l'on ait affaire à des clients véritables ou, en tant que salarié, à des utilisateurs internes des services de traduction, il est indispensable pour le traducteur de prendre certains renseignements lorsqu'on lui demande de faire un travail. Il lui faut d'abord savoir comment se présente la situation de communication à laquelle il va s'intégrer. Autrement dit, pour qui traduit-on? Pourquoi? S'agit-il d'un texte définitif ou provisoire? S'adresse-t-on à un public local ou international? Autant de questions que vont avoir une incidence directe sur la prestation des traducteurs. Il convient également de déterminer quelles sont les exigences: Pour quand veut-on le texte? Sur quel support (papier, disquette, type de logiciel)? Y a-t-il des moyens que le traducteur devrait prendre pour faciliter l'utilisation de son texte au stade de la production? Peut-on disposer de plus de temps que ce qui avait été décidé à l'origine, si les délais prévus étaient trop courts pour la réalisation d'une traduction de qualité dans des conditions de travail normales?

C'est à ce stade qu'il convient également d'aborder la question des ressources offertes au traducteur. Le texte à traduire est-il lié à d'autres textes? Quelles sont les sources du document? Est-il inspiré de textes antérieurs déjà traduits? Quelles sont les autres ressources documentaires? Quelles sont les spécialistes que l'on peut consulter dans la langue de départ et dans la langue d'arrivée? Comme on le voit, la réception d'un travail de type non routinier nécessite des échanges assez importants et assez précis avec le donneur d'ouvrage.

Collaborations pendant le travail

Dans un service de traduction structuré, la principale forme de collaboration est celle du traducteur et du réviseur. La formule traditionnelle de la révision aide à respecter les deux fidélités vers lesquelles devrait tendre toute traduction technique, la fidélité au texte de départ et la fidélité à la langue d'arrivée. En faisant travailler deux personnes sur le même texte, la révision permet d'assurer dans une plus grande mesure, et plus rapidement, que, d'une part, le message est transmis avec exactitude et que, d'autre part, ce message est rendu avec naturel, c'est-à-dire dans une langue idiomatique utilisant la terminologie et la phraséologie appropriées au domaine et au type de texte. Pour arriver à ce même résultat en travaillant seuls, la plupart des traducteurs ont besoin de se relire «à froid» après avoir laissé reposer pendant quelque temps le texte qu'ils ont traduit. Si les délais ne permettent pas d'attendre, il est souvent très difficile de repérer les inexactitudes et de se détacher des interférences de la langue de départ.

La révision est également un instrument de formation mutuel si elle est suivie d'une période d'échanges entre le traducteur et le réviseur sur la justification des corrections apportées.

Il est certain qu'il n'est pas toujours possible de se faire réviser, notamment lorsque l'on exerce la profession à titre d'indépendant, mais il est sans doute presque toujours possible de consulter un collègue, ou tout du moins un locuteur averti de la langue de départ ou d'arrivée.

L'intervention des spécialistes du domaine

Les textes d'une portée considérable, notamment ceux qui ont une valeur quasi législative sont l'occasion, dans mon service, d'interactions soutenues avec les spécialistes du domaine. Ces interactions mettent en jeu des spécialistes s'exprimant dans la langue de départ (que j'appellerai les spécialistes auteurs) et d'autres qui s'expriment dans la langue d'arrivée (que j'appellerai les spécialistes validateurs).

Spécialistes auteurs

Pour les textes importants où l'on veut ne commettre aucune erreur, le traducteur ou le réviseur en vient presque inévitablement chez nous à contacter l'auteur ou un représentant du groupe auteur. Ce recours au spécialiste auteur a principalement pour but de lever les ambiguïtés. Ainsi, pour un texte de type normatif ou réglementaire, il est nécessaire que le traducteur sache si le mot anglais «includes» précédant une énumération annonce une liste exhaustive ou non exhaustive. En effet, dans le premier cas, le français pourra à bon droit utiliser le mot «comprend», alors que dans la deuxième, il préférera le verbe «comporte» ou introduira l'adverbe «notamment». De même si le texte dit que quelqu'un «may not do something», il est important de savoir avec certitude si l'intention est d'interdire l'action en cause ou simplement d'indiquer que la personne en question risque de ne pas faire l'action en cause. Bien évidemment, on peut à l'aide du contexte ou de ses propres connaissances risquer une interprétation assez sûre, mais il est des textes où la certitude absolue est nécessaire. Chez nous, nous avertissons souvent nos spécialistes auteurs que

les questions que nous allons leur poser pourront parfois leur paraître stupides ou élémentaires, mais que nous préférons être sûrs à 100 pour cent plutôt qu'à 99 pour cent.

Dans certains cas, ce que l'on veut déterminer en parlant aux spécialistes auteurs, c'est dans quelle mesure l'ambiguïté du texte de départ est volontaire. Dans une question d'examen, par exemple, il pourrait être désastreux que le traducteur rende plus clair un texte volontairement ambigu et prive ainsi le candidat utilisant la traduction de la possibilité d'aborder la même question sous deux angles différents et obtenir ainsi des points supplémentaires.

Ces contacts avec le spécialiste auteur ne constituent qu'une charge pour le spécialiste. En effet, les questions posées par le traducteur débouchent souvent sur une amélioration du texte de départ. Le traducteur est sans doute le lecteur le plus attentif que l'auteur aura jamais et ses commentaires sont un sous-produit utile du processus de traduction. Lorsque l'on pose la question «Dans ce passage, voulez-vous dire telle chose ou telle autre?», il s'ensuit parfois un silence embarrassé et l'«auteur», que souvent, chez nous, est un secrétaire de comité, finit par admettre qu'il n'en sait rien et qu'il lui faut réévaluer la question.

Dans le cas très particulier des examens professionnels, la collaboration entre auteurs et traducteurs est érigée en système étant donné les risques que comporte la déviation en apparence la plus anodine dans la traduction. Je me souviens qu'il y a quelques années nous avons traduit "The company charges 16% on its investment" par "L'entreprise fait payer des intérêts de 16% sur son investissement" ajoutant automatiquement les mots "des intérêts de" qui semblaient sous-entendus en anglais. Il s'est avéré par la suite que les candidats pouvaient obtenir un certain nombre de points supplémentaires en traitant dans leur réponse de la nature de ces 16 pour cent et des éléments qui faisaient que l'on devait les considérer comme des intérêts. Les francophones, à qui nous avons malencontreusement donné la réponse ne se posaient pas ce genre de question et il a donc fallu en tenir compte lors de la correction.

La collaboration avec les auteurs en vient même à permettre des aménagements préventifs. Et les expressions anglaises ambiguës pour lesquelles il n'existe pas d'équivalent français comportant la même ambiguïté sont devenues hors-la-loi dans les examens. Ainsi on ne demande plus aux candidats de traiter de "reporting issues", ce qui pouvait faire allusion à la fois à l'information financière (financial reporting) et au rapport du vérificateur ou auditeur (auditor's report). Le français se devant d'être plus précis, le texte de départ est rédigé en conséquence.

Bien des traducteurs ne considèrent pas comme possible d'entretenir avec une clientèle externe le type de relations décrit ci-dessus. Ils craignent qu'en posant trop de questions ils vont indisposer le client ou encore ébranler sa confiance envers le traducteur. Cette crainte est certainement fondée en partie, surtout si l'on a affaire à des clients linguistiquement naïfs qui s'imaginent que le traducteur peut traduire sans comprendre, mais elle me semble exagérée. À tout le moins, quelques notes sur les principaux problèmes du texte de départ, habilement rédigées, peuvent être fort utiles au client et contribuer à lui faire mieux apprécier le travail du traducteur et des qualités intellectuelles qu'il requiert.

Le spécialiste validateur

Bon nombre des textes normatifs que nous traduisons de l'anglais au français ont pour auteur des comités comportant des membres bilingues. De plus en plus, le processus de traduction comporte une lecture de contrôle de la traduction par ces spécialistes. Ce procédé de validation comporte plusieurs avantages. Il donne une dernière chance de rattraper les erreurs qui pourraient subsister, mais il permet surtout de s'ajuster à la langue du spécialiste. Cela ne va pas sans difficultés car certains, — sous prétexte de respecter le "génie de la langue", refont le débat qu'ils ont fait et parfois perdu en comité et voudraient changer le contenu ou le ton du texte. L'interaction avec les spécialistes du domaine dans la langue d'arrivée permet également au traducteur de s'ajuster à la capacité d'évolution linguistique des milieux professionnels visés. Cette concertation permet d'éviter de bousculer inutilement des usages terminologiques et elle donne l'assurance que les modifications et nouveautés terminologiques introduites ont de bonnes chances d'être bien reçues.

Conclusion

Du fait de ces interactions multiples, il est bien évident que le travail individuel de traduction, celui où le traducteur est seul avec son texte et son dictaphone ou son écran, ne constitue plus qu'une partie du travail. Souvent mes traducteurs et réviseurs me disent "Je ne sais pas ce que j'ai fait aujourd'hui, et pourtant je n'ai pas arrêté de la journée." Ce qu'ils ont fait est bien simple: ils ont fourni un service aux formes multiples qui dépasse une certaine conception traditionnelle de la traduction. En terminant, je dirais que la traduction technique en interaction est parfois sécurisante, parfois agaçante (les relations entre le réviseur et le révisé et entre les traducteurs et les spécialistes validateurs font parfois pousser des soupirs) et elle est toujours exigeante, mais elle nous permet de mieux jouer notre rôle d'artisans de la communication.